

Essai

Gérald Baril, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Patrick Guay, Yves Laberge, David Laporte, François Lavallée, David Lonergan, Yvon Poulin et Pierre Rajotte

Numéro 159, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Bélanger, G., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., Guay, P., Laberge, Y., Laporte, D., Lavallée, F., Lonergan, D., Poulin, Y. & Rajotte, P. (2020). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (159), 60–64.

Stéphanie Bernier et Pierre Hébert (sous la dir. de)

NOUVEAUX REGARDS SUR NOS LETTRES.

LA CORRESPONDANCE D'ÉCRIVAIN ET D'ARTISTE AU QUÉBEC

Presses de l'Université Laval, Québec, 2020, 286 p. ; 25 \$

Qui connaissait qui et qui tramait quoi dans les coulisses du monde des lettres québécoises ? C'est aussi sur ce genre de questions que jette un œil un collectif comme ces *Nouveaux regards*.



Je suis un curieux. Curieux de nature, plus curieux encore de tout ce qui touche de près ou de loin à la littérature, aux gens qui l'écrivent, aux passionnés qui la commentent, l'étudient et transmettent leur savoir. Bref, un livre comme celui-ci me comble de dix manières. J'y trouve un peu de beaucoup de ces choses qui me plaisent, qui augmentent ma curiosité et stimulent généralement mon appétit de lecture : de

l'information sur des écrivains et leurs œuvres, leurs réseaux, les liens agréables ou compliqués qu'ils entretiennent entre eux et avec l'édition et la presse, sur le processus de création – car la lettre s'apparentant au carnet ou au journal intime, les écrivains en font parfois le lieu de leurs réflexions, voire un espace de création. De l'information, encore, sur la manière dont la littérature s'est transformée et sous quelles influences, par quels détours inattendus. Enfin, ce collectif me propose, de manière concrète, des considérations savantes sur l'histoire littéraire, ses méthodes et ses objets.

On comprend à quel genre de recueil on a affaire. Ici, précisément, c'est de Louis Dantin, d'Émile Nelligan, de Simone Routier et de quelques autres qu'il est question. J'apprends quelle source précieuse d'informations représente la correspondance entre Louis Dantin et Germain Beaulieu, informations tant sur la vie de Dantin que sur le milieu qui l'a en quelque sorte forcé à l'exil. Sur quelles réticences et quelles pudeurs pleines de bonne volonté s'est constituée une œuvre capitale comme les *Lettres à ses amis* de Saint-Denys Garneau, des amis soucieux de préserver leur image et de se fabriquer un poète dévitalisé, observe Michel Biron, avant d'insister, à propos de l'édition prochaine de la correspondance complète : « [J]e ne peux pas imaginer de bonnes raisons d'exclure quoi que ce soit que Garneau ait écrit, y compris les lettres les plus dérisoires ou les plus hallucinantes ». Il leur concède quand même, aux amis, un travail consciencieux, et qui posait la question délicate de la valeur littéraire du genre lui-même comme de chacune des lettres qui le composent. Parlant d'amitié, Marcel Olscamp nous apprend le rôle discret joué par le professeur et

écrivain Jean Marcel dans la composition du classique *Le ciel de Québec* de son ami Ferron, le frère de l'autre, de cette jeune Madeleine dont Lucie Joubert nous montre de quelle manière elle a été contrainte autant qu'encadrée ou encouragée par ce même grand frère.

Je découvre ou revoie des méthodes et des problèmes : sur la notion de pacte épistolaire, sur celle de mentorat, sur le rôle du passeur en littérature, celui dont l'œuvre s'efface devant celle de l'autre, sur la légitimité de certains écrits, comme ceux de Céline Bardy, sur les tenants et aboutissants de l'édition numérique d'une correspondance, de sa constitution à sa diffusion.

Ce recueil est-il meilleur que tout ce qui se publie de semblable en provenance du milieu universitaire ? Je ne saurais dire. L'équipe éditoriale est sérieuse. À Pierre Hébert et Stéphanie Bernier se joignent des spécialistes patentés comme les Biron, Hayward et Olscamp.

Tels articles, forcément, mettent davantage en lumière la méthode elle-même. C'est le cas du travail de Sophie Marcotte sur l'édition électronique de la correspondance de Gabrielle Roy. Tels autres se concentrent un peu plus sur la biographie (devrais-je dire le « biographique » ?), comme le fait Vanessa Courville à travers les lettres échangées pendant dix ans entre Geneviève Amyot et Jean Désy.

Certains passages se lisent presque comme un roman, d'autres demandent notre réflexion, une réflexion plus ou moins soutenue. Du travail bien documenté, bien fait dans tous les cas.

Patrick Guay

Jimmy Thibeault, Michael Poplyansky,

Stéphanie Saint-Pierre, Chantal White (sous la dir. de)

PAROLES ET REGARDS DE FEMMES EN ACADIE

Presses de l'Université Laval, Québec, 2020, 341 p. ; 35 \$

La parole des femmes demeure un sujet relativement peu étudié en Acadie. D'où ce colloque universitaire organisé à l'Université Sainte-Anne (Nouvelle-Écosse), en 2015, qui a donné naissance à cette publication.



Cet important ouvrage propose « des études sur l'apport des femmes aux grands questionnements de la société acadienne en faisant ressortir la richesse des paroles et des regards qui permettent une meilleure compréhension de l'Acadie », écrivent les quatre directeurs et directrices.

Répartis en trois sections, les douze articles analysent « L'inscription de la femme dans le grand écrit acadien », « La perception féminine dans

la parole sociale » et « L'affirmation d'un imaginaire acadien au féminin ».

La première section porte sur différentes facettes de l'histoire. Phyllis E. LeBlanc fait la synthèse des travaux antérieurs et constate que les chercheurs n'ont pas « pleinement réalisé l'intégration du sujet femme à notre histoire ». Les trois autres articles répondent, du moins en partie, au constat de LeBlanc. Julien Massicotte trace le portrait de l'évolution des idéologies et des utopies en Acadie des années 1960 à aujourd'hui, Michael Poplyansky analyse la place des femmes au sein du Parti acadien (1972-1982) en insistant sur le rapport entre le féminisme et le nationalisme, et Mélanie Morin revient sur les réactions acadiennes lors de la Commission Bird sur la situation de la femme au Canada (1967-1970).

Les quatre articles de la deuxième section analysent les prises de parole de quatre femmes de différentes époques dans des approches qui vont de l'analyse littéraire à la sociolinguistique, en passant par l'ethnologie. Les regards portent sur des œuvres publiées peu connues, mais très intéressantes : Clint Bruce revient sur *Les veillées d'une sœur ou le destin d'un brin de mousse*, publiée en 1877 à la Nouvelle-Orléans par Marie-Désirée Martin, dont il met en valeur l'acadianité féminine en « contrepoids à l'idéal de la femme véhiculé par la mythologie de la Cause perdue », celle de la guerre de Sécession. Jean-Pierre Pichette établit les divers états des contes de Laure-Ère Pothier-McNeil de Pubnico-Ouest (Nouvelle-Écosse) sans toutefois analyser ces contes. Chantal White analyse les textes de La Ruspéteuse, derrière laquelle se cache la journaliste Marie-Adèle Deveau, publiés en 1980 et 1981 dans *Le Courrier de la Nouvelle-Écosse*, une prise de parole savoureuse écrite en « acadjonne » qui défend en particulier l'ouverture des écoles francophones. Enfin, Isabelle LeBlanc, dont le corpus est formé de douze entrevues, traite du « double rapport idéologique à la langue et au genre d'Acadiennes ».

La dernière section est consacrée à la littérature. Joëlle Papillon analyse *Le grand feu* de Georgette LeBlanc à la lueur du *Journal de Cécile Murat* d'Alphonse Deveau (1950), qui raconte ce même grand feu, soulignant d'une façon lumineuse comment LeBlanc se réapproprie poétiquement l'œuvre pour en faire une tout autre histoire. Benoît Doyon-Gosselin construit son texte autour du roman *La conversation entre hommes* d'Huguette Légaré (1973), un roman injustement oublié, pour le lier avec la prise de parole des premières poètes acadiennes, Diane Léger, Rose Després et Hélène Harbec. Une analyse fine qui met bien en perspective l'apport de ces quatre femmes. Dans un article qui propose un regard original, Rachel Doherty compare les « performances queers » dans *La Marie-come* de Régis Brun (1974) et *Chronique d'une sorcière de vent* d'Antonine Maillat (1999). Enfin, Jimmy Thibeault réfléchit à l'inscription de l'œuvre de France Daigle dans le récit universel.

La réflexion des différents auteurs, tous professeurs à une exception près, enrichit la connaissance qu'on a de l'apport des femmes acadiennes dans la société. Par contre, ces ar-

ticles sont pour la plupart centrés sur des œuvres littéraires ou paralittéraires ou encore sur des survols historiques. On ne peut que souhaiter que d'autres travaux viennent enrichir notre connaissance de l'évolution des rôles et de la dynamique du féminisme.

David Lonergan

Ian Kershaw

L'ÂGE GLOBAL

EUROPE, DE 1950 À NOS JOURS

Trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat

et Aude de Saint-Loup

Seuil, Paris, 2020, 740 p. ; 39,95 \$

« Des blessures physiques et morales durables de la guerre la plus horrible de tous les temps émergeait la possibilité d'une Europe stable et prospère. » Ainsi se terminait *L'Europe en enfer – 1914-1949* (Seuil, 2015), le premier tome de l'immense fresque sur l'Europe du XX^e siècle, proposée par le grand historien anglais Ian Kershaw. Le titre original du second tome, paru en anglais en 2018, *Roller-Coaster : Europe, 1950-2017*, dit assez bien que la seconde moitié du XX^e siècle européen fut tout sauf stable. Rappelons quelques-uns des grands soubresauts qui l'ont secouée.



Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Europe devient le territoire d'un affrontement larvé entre les deux puissances qu'étaient les États-Unis et l'Union soviétique : la guerre froide, nourrie par l'angoisse nucléaire, allait se poursuivre avec ses points chauds (blocus de Berlin, crise des missiles de Cuba, déploiement d'armes nucléaires par l'OTAN) et ses périodes de détente, jusqu'à la chute du rideau de fer en 1989.

Alors même qu'ils vivaient sous tension, les pays européens, en particulier ceux de l'Ouest, connaissaient une période de prospérité économique inédite par son ampleur et sa durée. Ce furent les « Trente Glorieuses ». Celles-ci prirent fin lors du premier choc pétrolier en 1973, quand les pays producteurs de pétrole décidèrent de rationner l'Occident après la guerre des Six Jours entre Israël et les pays arabes. Les habitants des pays de l'Est profitèrent moins que leurs voisins de l'Ouest de cet essor, car la politique économique des états communistes était de développer l'industrie lourde plutôt que de fabriquer des produits de consommation.

Au cours des années 1950 et surtout 1960, les mœurs et les valeurs sociales qui avaient prévalu jusque-là furent partout remises en question, ce qui provoqua, par effet d'entraînement,

des demandes de changements politiques. Du côté de l'Est, la contestation a commencé tôt avec la révolte hongroise de 1956 – écrasée par les chars soviétiques –, puis s'est poursuivie sous forme larvée en Pologne, avant d'éclater à nouveau en Tchécoslovaquie en 1968. Du côté de l'Ouest, Mai 68 en France en fut le symbole, même si cette contestation n'apporta pas de grands changements directs et immédiats. Dans la décennie qui suivit, la contestation prit un tour plus violent en Italie avec les Brigades rouges, comme ce fut le cas en République fédérale allemande avec la bande à Baader.

Gorbatchev fut le grand homme des années 1980, nous dit Kershaw. C'est lui qui, voulant renouveler le communisme, mit en place les mécanismes (*glasnost, perestroïka*) qui conduisirent paradoxalement à son effondrement en 1989, libérant les vieux nationalismes qui couvaient sous l'autoritarisme des régimes communistes. Ainsi en fut-il dans les Balkans où se déclara une guerre ethnique dont certains épisodes rappelèrent les pires horreurs de la Deuxième Guerre mondiale.

La chute du communisme supposait une reconversion des économies nationales. Le passage d'une économie planifiée vers le libéralisme économique ne se fit pas avec le même bonheur partout. Si des pays comme la RDA (du fait de la réunification des deux Allemagne), la Pologne ou la Hongrie s'en tirèrent plutôt bien, ce ne fut pas le cas partout. En Russie, par exemple, ce changement eut pour effet de mettre entre les mains d'une petite oligarchie – souvent liée à l'ancien régime – tous les leviers de l'État. Encore aujourd'hui, les écarts de richesse demeurent très grands entre certains pays de l'Est et la plupart des pays d'Europe de l'Ouest.

Bien sûr, l'Europe avait connu depuis des décennies des attentats terroristes sur son territoire, attentats souvent menés par des organisations sécessionnistes comme l'IRA en Irlande du Nord ou l'ETA au Pays basque. Rien ne la préparait pourtant à l'irruption du terrorisme islamiste, qui connut son apothéose avec l'attaque des tours jumelles du World Trade Center en 2001 et allait devenir une constante du paysage sociopolitique. La plupart des capitales européennes, du moins celles d'Europe occidentale, connurent leur lot d'attentats. À bien des égards, cette insécurité allait s'aggraver avec l'arrivée massive de migrants en territoire européen en 2014 et en 2015, renforçant ainsi la montée de la xénophobie et des extrêmes droites un peu partout sur le territoire.

Sur le plan financier, la crise de 2008, qui a secoué toutes les économies occidentales, a mis au jour la fragilité de la zone euro, faute d'une intégration suffisante sur les plans tant politique qu'économique. Cette crise a également fait ressortir les dysfonctionnements de l'Union européenne et de ses institutions. Le Brexit et les tiraillements que connaît l'Union européenne avec la Pologne ou la Hongrie, qui souhaitent s'affranchir de certaines règles communes aux pays membres, en sont l'illustration la plus convaincante.

Ian Kershaw ne s'en cache pas, il est inquiet pour l'avenir de l'Europe telle qu'il la souhaite. Les piliers qu'ont été l'OTAN

et l'Union européenne pour son émergence ne semblent plus en mesure d'en assurer la cohésion. Dans un long épilogue, Kershaw décortique les résultats des élections du Parlement européen de 2019. Il s'y réjouit prudemment que le raz-de-marée anticipé des mouvements de droite ne se soit pas concrétisé, même si de profondes divisions persistent.

Kershaw écrit dans sa préface que cet ouvrage a été particulièrement difficile à mener à terme. On le croit sans peine. En effet, comment embrasser d'un seul regard autant de réalités différentes, sous autant d'angles (économique, politique, social, culturel, etc.) ? À l'ampleur du sujet, il faut ajouter l'absence de recul de l'historien sur les événements qui ont marqué sa propre existence. En dépit de ces embûches, Ian Kershaw a fait de son entreprise une réussite magistrale. Fouillé, détaillé, exhaustif et toujours limpide, *L'Âge global – Europe, de 1950 à nos jours* est un incontournable pour tout amateur d'histoire.

Yvon Poulin

Alain Deneault

FEUILLETON THÉORIQUE, T. 3

L'ÉCONOMIE ESTHÉTIQUE

Lux, Montréal, 2019, 150 p. ; 19,95 \$

Bien avant de désigner des réalités liées à la production de biens, aux échanges commerciaux et à la thésaurisation de capital, le terme « économie » s'est appliqué à diverses notions, notamment à la qualification de l'harmonie et de la beauté dans les œuvres d'art ou les discours.



Dans ce troisième volet de son *Feuilleton théorique*, le philosophe, essayiste et professeur universitaire Alain Deneault présente le mot « économie » comme « une puissante métaphore, mais surtout comme le nom même d'un régime de production des métaphores ». Il rappelle que ce terme s'est autrefois appliqué à diverses réalités « économiques » reliées à l'art, ou au discours, qu'il soit écrit ou oral (économie ora-

toire), et qu'il porte sur une façon générale de penser.

L'auteur réfère également à l'*oikonomia*, en tant que principe supérieur dans le système patrimonial de la Grèce antique, tenant du rapport autoritaire entretenu par le maître des lieux avec les autres membres d'une maisonnée. Ceci à l'image de la suprématie exercée par Zeus vis-à-vis des autres dieux. L'économie est alors considérée comme une science générale des rapports. Elle portait, dans la culture hellénique, sur les domaines foncier, agricole, social et civique, de façon large et complexe.

Dans cette conception, le terme conserve une signification encore en usage aujourd’hui puisque cette *oikos* (maison) peut se révéler économe en luxe et en excès en reflétant plutôt la juste mesure, la frugalité et la pondération, ce qui n’empêche aucunement le confort. À une échelle plus large, ce concept, s’appliquant à l’ensemble des maîtres qui se réunissaient pour décider des orientations de la cité, devenait l’économie politique.

Par ailleurs, dans une métaphore, l’argent évoqué dans les œuvres littéraires « ne vaut que ce qu’il advient de lui dans le jeu, au centre de rapports de force brutaux ». L’argent fait ici un retour, de façon circulaire, dans une économie qualifiée d’esthétique.

Dans ce troisième volet de la série, Alain Deneault ramène à la mémoire de ses lectrices et lecteurs des acceptions méconues ou quasi oubliées du terme « économie », reliées à l’esthétique dans les arts oratoires, littéraires, cinématographiques, musicaux, etc. « L’économie esthétique reste [cependant] une composante de l’intendance marchande et de la gouvernance d’entreprise [...] »

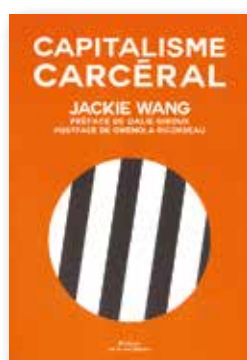
Gaétan Bélanger

Jackie Wang

CAPITALISME CARCÉRAL

Rue Dorion, Montréal, 2020, 351 p. ; 21,95 \$

La gestion des établissements carcéraux ainsi que du contrôle judiciaire connaît, aux États-Unis, une dérive dans laquelle des frais imposés aux contrevenants servent au financement de prisons et génèrent des profits. D’où une explosion du nombre d’incarcérations dont sont l’objet surtout les Afro-Américains.



La présente traduction de *Carceral Capitalism* comporte une préface de Dalie Giroux et une postface de Gwenola Ricordeau. Une précédente traduction en français est déjà parue, en France, aux Éditions Divergences en 2019.

Après avoir connu une vie familiale et personnelle particulièrement difficile, Jackie Wang est maintenant candidate au doctorat et enseigne à l’Université Harvard. Son

intérêt pour le système carcéral américain découle certainement du fait que son frère aîné purge en ce moment une peine de quarante ans sous de sévères conditions. Elle est donc bien placée pour connaître les méthodes institutionnelles instaurées pour puiser dans les poches des condamnés ainsi que celles de leurs familles, souvent mises à contribution. Ainsi, un

service de courrier électronique payant est offert aux détenus, de même qu’un très coûteux service de communication vidéo. Service sans doute fort populaire, les téléphones portables étant interdits (quoique de plus en plus disponibles en contrebande, souvent par l’intermédiaire de gardiens).

L’essai de Jackie Wang déborde le cadre suggéré par son titre puisque, au-delà du système carcéral, elle y aborde la question du financement de certaines municipalités par un quasi-rançonnement d’une partie des quartiers défavorisés au moyen d’un système d’amendes et de frais infligés à répétition. Elle y décrit également les dérives d’un système de libérations conditionnelles privatisé vampirisant financièrement les prisonniers et maintenant des peines de dizaines d’années – parfois prononcées alors que le condamné était mineur – sans plus d’émotion que s’il était question de commander un café.

Un livre qui ouvre les yeux sur un système carcéral déshumanisé voulant tirer profit de la mise au rancart d’une partie de la population américaine. Et qui, de ce fait, démontre que le capitalisme sauvage n’a décidément pas de limites. Un ouvrage que les personnes préoccupées par les questions de justice sociale doivent lire.

Gaétan Bélanger

Simon Brousseau

DAVID FOSTER WALLACE ET LES POUVOIRS DE LA LITTÉRATURE

Montréal, Nota bene, 2020, 286 p. ; 26,95 \$

L’œuvre de David Wallace tient d’un jeu du *Qui perd gagne*. Le cercle vicieux existentiel dans lequel sa lecture nous entraîne entend briser nos solitudes en témoignant de ce que le lecteur n’est pas seul à se sentir irrémédiablement seul.



Au fil des ans, la critique littéraire y est allée de quelques épithètes génériques corsés pour circonscrire *L’infinie comédie* (*Infinite Jest*), roman majeur de Wallace (1962-2008), dont le collègue Patrick Bergeron a rendu compte ici (n° 146, printemps 2017) : roman encyclopédique, roman hystérique, total. On pourrait additionner ces adjectifs et les glisser sur l’ensemble de l’œuvre de Wallace, lointaine cousine de celles de Proust, de

Musil ou de Joyce. Lisez cinquante ou cent pages des 1 300 de cette *Infinie comédie*, lisez « Le sujet dépressif » ou encore « Au-dessus à jamais », deux textes bouleversants des *Entretiens*

avec des hommes hideux, et vous aurez une toute petite, petite mais assez juste idée de ce qui attend quiconque pénètre cet univers logorrhéique disjoncté. Brousseau, lui, a eu le courage ou la témérité de se mesurer à l'œuvre au grand complet dans une thèse réaménagée en essai. De la fine vulgarisation qui ne pouvait pas sombrer dans la facilité tant le sujet s'y oppose.

Attention : pas plus que l'œuvre de Wallace l'essai de Brousseau ne s'adresse à n'importe quel lecteur. Brousseau parle des pouvoirs de la littérature ; il lit chez Wallace une question lourde : lire nous aide-t-il à vivre ? Brousseau explore patiemment la problématique de la transitivité littéraire : est-ce qu'un roman communique réellement quelque chose ou non ? Le résultat de son exploration tient en deux phrases : Wallace ou la mise en scène langagière de l'impuissance du langage. Wallace ou le triomphe ambivalent du récit d'un monumental échec. Wallace, un écrivain témoin de la plus haute exigence littéraire. Brousseau nous entraîne au cœur d'un monde romanesque souvent labyrinthique, dans une traversée qui n'exige aucun préalable, car il prend bien soin de toujours situer son lecteur. On sort de la lecture de son essai enrichi, bien au fait de la thématique wallacienne (grosso modo, liens sociaux, communication et solitude) et des procédés formels qui la soutiennent (auto-ironie, circularité). Mais si le postmodernisme, si le *textualisme* et quelques autres concepts du même acabit vous sont complètement étrangers, vous risquez d'en découdre. Si la question du solipsisme philosophique ou les apories de la métafiction littéraire ne vous titillent pas d'entrée de jeu les méninges, cette pénétrante étude n'est peut-être pas pour vous.

Brousseau nous démontre la cohérence de l'œuvre : cette cohérence, à mon sens, elle est en bonne partie construite par l'analyste lui-même, à qui revient le mérite de la dégager par une lecture attentive et généreuse. Il serait faux de dire d'une œuvre aussi exigeante et retorse que celle de Wallace qu'elle se lit aisément. Brousseau ne ment pas, il expose les multiples difficultés qui attendent le lecteur. Il force pourtant notre curiosité et donne même le goût, au détour, de découvrir d'autres œuvres de la même pâte, celles de Robert Coover ou de Don DeLillo, par exemple.

Un bémol bienveillant : je me demande quand même si cette étude n'aurait pas gagné à être légèrement resserrée ; j'ai lu ces quelque 300 pages avec la quasi-conviction que j'aurais compris l'essentiel en 200. À être faite et refaite, la démonstration éloquent de Brousseau ne devient pas automatiquement plus claire ; vingt exemples corrects ne convainquent pas davantage que cinq exemples solides.

Wallace est un auteur difficile, exigeant, et c'est aussi, au sens noble du terme, un tragique qui « met en scène des individus condamnés à la solitude, conscients de leur égoïsme, mais incapables d'y échapper ». Et qui pourtant essaient, et essaient. Comme nous tous.

Patrick Guay

Ellen Meiskins Wood

L'ORIGINE DU CAPITALISME

UNE ÉTUDE APPROFONDIE

Lux, Montréal, 2019, 251 p. ; 16,95 \$

Où et quand est apparu le capitalisme ? Ce système économique et social devait-il obligatoirement s'imposer à l'humanité en raison d'une quelconque loi naturelle ? Et sa domination maintenant quasi universelle est-elle destinée à se perpétuer sans fin ? Cet essai veut répondre à ces questions.



Ellen Meiskins Wood a enseigné la science politique à l'Université York, à Toronto, et a publié plusieurs essais. Elle présente ici une nouvelle édition, révisée et enrichie, d'un ouvrage originalement paru en 2009. Parmi les nouveaux aspects traités, se trouvent les intéressantes « transitions manquées » que présentèrent Florence, à son apogée, et les Provinces-Unies, aux XVI^e et XVII^e siècles.

L'explication la plus courante quant à l'origine du capitalisme veut que ce système découle naturellement de mœurs et de coutumes presque aussi anciennes que l'espèce humaine. Et, donc, qu'il a toujours existé, ne serait-ce que sous une forme embryonnaire. Selon l'auteure, le capitalisme serait plutôt né à un endroit et à un moment bien précis de l'histoire, et il est possible qu'il disparaisse un jour. Le facteur principal ayant conduit à cette transformation radicale fut l'expropriation de nombreux petits producteurs agricoles, dans la campagne anglaise, aux environs du XVI^e siècle. Les seigneurs se mirent alors à toucher des rentes de plus en plus élevées sur les profits réalisés par leurs fermiers, qui embauchaient, à salaire, certains de ceux qui avaient été chassés de leurs terres.

L'augmentation substantielle de productivité ainsi acquise accorda à l'Angleterre un avantage sur les autres nations (qui se virent contraintes d'adopter les mêmes méthodes capitalistes). Mais cela se fit au prix de très grandes souffrances et de la dépossession d'un nombre considérable de personnes, laissées-pour-compte, qui furent ensuite exploitées de façon systématique.

En conclusion, l'auteure admet que le capitalisme « a permis à l'humanité de faire sur le plan matériel des avancées notables », tout en soulignant que « [n]ous avons atteint le stade où les effets désastreux du capitalisme dépassent de loin les gains matériels qu'on peut en tirer ».

Un excellent essai, présentant des notions fondamentales du capitalisme.

Gaétan Bélanger